

A la fois « conte initiatique » et « comédie punk », pour reprendre les termes de Sophie Lahayville, *Noircisse !* repose sur un dispositif scénique très simple et épuré avec des éléments de décor – des blocs géométriques de tailles variables semblables à de gros rochers – facilement manipulables par les interprètes d'un bout à l'autre du plateau. Le recours à la vidéo permet de projeter de belles images dessinées (par Raphaël Doucet-Bon) ou des tableaux de maîtres (Matisse, Monet, Gauguin, Géricault, Turner, etc.) en toile de fond, ouvrant l'espace de la représentation sur cet horizon meilleur que les jeunes héros finissent par s'inventer et vers lequel ils s'évadent comme dans un rêve grâce à leur imaginaire.

# UNE BELLE ET JUSTE PARTITION

Jean-Pierre Han

1 décembre 2025

in CRITIQUES

Les quatre protagonistes, deux filles et deux garçons forment un quatuor parfait dans son accord et ses particularités individuelles. Ils ont entre 10 et 14 ans, période cruciale du développement de la vie de tout un chacun où tout peut arriver, s'envoler ou s'effondrer, bifurquer... période de tous les possibles. Difficile donc de la capter au fil de leurs évolutions, ce qui empêche toute fixation qui ne serait jamais que le début d'une certaine mort. C'est bien à une sorte d'hymne à la vie naissante dont il est question. À ce stade Claudine Galea maîtrise son sujet avec subtilité. Le titre de sa pièce déjà, *Noircisse !*, est une belle invention, terme qui renvoie bien sûr à l'absence de couleur et qui dans sa sonorité fait penser au narcissisme, celui de tous les enfants. Il n'est pas jusqu'aux prénoms de ses « héroïnes » qui ne fasse sens, se mêlent et s'entrelacent. La jeune Hiver donc, celle qui veut « noircir » tout ce qui est laid, et qui, en revanche est à la recherche de la couleur et de la beauté, alors que son inséparable amie June (juin ou le printemps) la retrouve chaque été au bord de l'océan (un no man's land ?), chacune avec un seul parent, père pour l'une, mère pour l'autre. Les deux filles vont faire cette année-là l'expérience de la connaissance de deux garçons de leur âge (entre dix et quatorze ans), l'un, Mayo, venu d'ailleurs par la mer – un réfugié –, l'autre, le Petit, un autochtone et qui, eux aussi vont apprendre à se connaître. Chassés-croisés, pas de deux puis quadrilles, troubles des jeux et des sentiments, vraies fausses bagarres, coups de foudre, tout est là rythmé par le ressac de l'océan qui pourrait les engloutir à l'arrivée de la grande marée. Un condensé de toute une vie le temps de son apprentissage en accéléré avec ses ombres et ses lumières et dans toutes ses composantes, le temps de ce moment rare, celui du spectacle.

C'est l'intelligence de Sophie Lahayville d'avoir joué cette partition dans une scénographie d'une extrême simplicité, mais d'une parfaite justesse signée Éric Priano : quelques cubes de tailles et de volumes différents sur lesquels les protagonistes vont véritablement danser, passer de l'un à l'autre, toujours dans un équilibre précaire. Des cubes que l'on peut déplacer au fil de l'évolution de son humeur. Lieu de tous les possibles où l'imagination peut galoper, le tout devant une toile de fond aux images (aux formes) aux couleurs changeantes qui suivent donc, grâce à Raphaël Doucetbon, l'évolution temporelle du parcours et l'humeur des protagonistes. Tout cela est parfaitement réglé par Sophie Lahayville dans une authentique chorégraphie interprétée et assumée avec grâce et vigueur par les quatre comédiens, Carla Ventre, Noémie Guille, Ahmed Fattat et Jules Dupont parfaitement dirigés. Une belle réussite.